

mateur, de l'éducateur d'une part, et, se négocie d'autre part, au sein des institutions employeurs qui proposent et imposent des statuts, des fonctions, des valeurs. Héritiers sans héritage assumé, concurrents implicites ou explicites d'autres professions éducatives, agents pris dans des systèmes d'action et dans une division sociale du travail, les formateurs d'aujourd'hui n'ont par ailleurs que peu à voir avec leurs aînés. En effet, à la conception « messianique » des années 1970 s'est substituée une approche où les termes clés sont la régulation sociale et l'efficacité (p. 124). Ceci n'empêche pas les auteurs de considérer que la fonction formateur se professionnalise.

Si l'on peut émettre des réserves, théoriques, empiriques, on recommande aux enseignants, dans une perspective comparatiste et questionnante, la lecture de cet ouvrage.

Jacques HÉDOUX  
Université de Lille III

BAILLAUQUÈS, S., BREUSE, E. (1993). – *La première classe*. Éditions ESF, 216 p.

Les derniers concours le montrent bien : les personnes désireuses d'entrer dans la Fonction publique sont de plus en plus nombreuses. Ce n'est pas un hasard. Bien sûr la conjoncture économique, la crainte de l'incertitude et du nomadisme au sein du secteur privé, la peur du chômage, voire de l'exclusion y sont pour quelque chose. Mais il y a aussi, dans ces choix, une interrogation relative au sens même de l'existence, au sens même des efforts et des investissements que l'on consent tout au long d'une vie de travail, au sens du plaisir que l'on en éprouve en retour. Ce n'est pas un hasard non plus si, parmi ces personnes, celles qui veulent s'engager dans un service d'enseignement sont, elles aussi, en nombre croissant. Cet ouvrage les concerne au plus haut point. Écrit par deux professionnels de l'enseignement, qui en ont connu tous les niveaux, de l'école primaire à l'université, mais aussi de l'inspection à la recherche, préfacé par A. de Peretti qui le qualifie de « livre de vie », il présente et analyse les débuts dans le métier d'enseignant.

Il comprend trois parties, construites à la fois à partir de témoignages concrets et de recherches effectuées dans différents pays. La première, au titre significatif, « tomber dans une classe... », présente quelques fragments d'histoire de vie : tantôt positifs et sans problème, il est important de le noter. Tantôt résumés par un seul mot : « l'épreuve ». Et il est vrai que « boutés dans l'inconnu », projetés de façon soudaine dans une profession où l'on se trouve d'emblée avec les mêmes responsabilités

qu'un confrère ancien, ces épreuves sont lourdes : problèmes liés aux conditions de travail et à l'accueil par les collègues, aux relations avec les enfants comme avec les parents, aux déficiences de la formation, à l'emploi, au manque de considération... « Partout et toujours les mêmes problèmes... » Avec ce constat, somme toute positif, que les enseignants, en grande majorité, dépassent le choc initial et restent dans la profession. Par manque de choix pour certains, par réalisme pour d'autres, ou, tout simplement, par amour du métier. Et c'est souvent le cas.

La seconde partie cherche à comprendre ce phénomène d'universalité des débuts dans le métier. On est à la fois le produit de soi-même et des circonstances dans lesquelles on se trouve placé. Aussi le nouveau « maître », jeune ou moins jeune, qui entre dans le métier, qui va s'y professionnaliser, vivra cette universalité des problèmes de l'enseignement à un autre niveau et dans un autre ordre d'importance que ne le font les collègues confirmés. Précisément parce qu'il débute ; et parce qu'il maîtrise moins qu'eux les surdéterminants externes ou internes, conscients ou inconscients, logiques ou stratégiques qui influencent ses relations avec le savoir, le pouvoir... et les autres. Bien évidemment, la formation première n'échappe pas à l'analyse des auteurs. Mais c'est peut-être leur analyse sociologique de l'entrée dans un processus professionnalisant, et non seulement de l'affectation à un poste, d'un engagement dans « une pratique de l'incertitude », dans un rapport original entre théorie et pratique, qui donne le plus à réfléchir sur la problématique de la crise et du dépassement qui caractérise ces premiers moments.

La troisième partie invite le débutant à la lucidité et à la responsabilité à travers un certain nombre de propositions concrètes. Celles-ci ont le grand mérite de sortir du simple cadre de la classe pour aborder, d'une part, le cadre institutionnel et administratif : le logement, la rémunération, les procédures d'accueil et d'insertion, l'attribution des classes, l'éventualité d'une période probatoire... Et, d'autre part, tout ce qui contribue à faire du processus d'entrée en fonction, de sa préparation en formation initiale et continuée, et de sa valorisation individuelle et collective en cours de service, un véritable dispositif éducatif. À l'image de ces « organisations qualifiantes » sur lesquelles les entreprises se penchent aujourd'hui avec un intérêt croissant.

Les hommes de ma génération ont tous en tête le récit de cet instituteur alsacien qui décrivait, en des temps bien troublés, sa « dernière classe ». L'émotion liée à de tels moments rares se retrouve ici avec l'évocation de la « première classe ». Elle est relayée par une documentation riche, par des emprunts à des champs de recherche très divers. La fin de l'ouvrage présente différentes « conditions de progrès », et évoque à plusieurs reprises une « étude à poursuivre ». La qualité du travail ici présenté nous fait attendre celle-ci avec beaucoup d'intérêt. Que sera-t-elle ?

Quelques hypothèses sont possibles. Elle s'appuiera vraisemblablement sur d'autres développements organisationnels et institutionnels, permettant d'analyser le jeu des acteurs, leurs stratégies, leurs enjeux et leurs contraintes, y compris dans des contextes pluri-culturels. Elle fera certainement davantage appel à des approches d'analyse du travail, sans oublier de réfléchir aux idéologies qui les sous-tendent. Elle abordera peut-être les rôles, les présupposés, les dynamiques de fonctionnement des institutions globales qui ont reçu précisément pour mission de former les maîtres. Peut-être abordera-t-elle aussi les dynamiques internes à la profession, dans leurs rapports à la prospective de l'éducation comme aux politiques d'évaluation.

Mais l'essentiel est déjà dit dans cet ouvrage. À l'image de la bibliographie qui débute sur « le monde intérieur des enseignants » et s'achève sur « la sélection non verbale à l'école », il sait avec beaucoup de talent faire vivre les interfaces entre les structures et les êtres, entre le prescrit et le réel, l'explicite et le non verbal. C'est-à-dire faire sentir à quel point l'engagement dans la profession enseignante équivaut à débiter un voyage « intérieur » où le travail sur soi constitue le fondement et le gage de tous les autres. À condition, bien sûr, que l'institution le permette et le nourrisse en retour.

Pierre CASPAR  
CNAM

DEVELAY, Michel (1994). – *Peut-on former les enseignants ?*  
Paris, ESF, 156 p.

Les IUFM ont trois ans – quatre pour certains d'entre eux. La nouvelle formation des enseignants s'est mise en place. Certes, des débats se poursuivent mais la zone des turbulences qui menaçaient l'existence de ces instituts semble dépassée. Il est à prévoir que d'autres mises en question surviendront, mais elles porteront probablement plutôt sur la pertinence et la cohérence des formations. Le moment est venu de prendre de la hauteur et d'engager une réflexion d'ensemble sur la formation des enseignants. L'ouvrage de Michel Develay vient à point pour nous y aider.

Le titre choisi – *Peut-on former des enseignants ?* – paraît pourtant nous ramener en arrière. Provocation ou figure de rhétorique ? En tout cas, il permet à l'auteur d'apporter une double réponse :

– **oui**, parce qu'il le faut – si du moins on est d'accord pour définir l'enseignant comme « un professionnel de l'apprentissage des élèves » (p. 143), comme « un médiateur habile à créer des situations d'apprentis-